



Arrivée à Rio en 1923. — La vieille batterie

VOYAGES AU BRÉSIL

A l'occasion de la publication de la carte des Services d'Amérique du Sud, nous avons demandé à M. Tommy-Martin qui fut l'un des premiers à effectuer des missions dans ce continent pour le compte de notre Société, de relater quelques souvenirs pour les lecteurs du Bulletin.

Janvier
C'était au printemps de 1923. J'étais alors ingénieur principal à Carthagène. Je reçus la visite de M. Chastel, directeur général, et de M. Malye, directeur à Madrid. Ils venaient inspecter mon service et au milieu de la Fonderie de Santa Lucia, pendant que mon ami Douilly présentait ses appareils à M. Malye, je fus pris à part par M. Chastel : « Nous vous envoyons, me dit-il, en mission en Amérique du Sud. Préparez-vous à partir par le premier paquebot ».

Les voyages sont fort utiles pour la formation de la jeunesse. Ma première découverte eut lieu sur le quai du Tage au moment de l'embarquement. J'avais sur moi de la monnaie espagnole, puisque je venais d'Espagne, de la monnaie française, puisque je prenais un bateau français, et des escudos portugais, puisque j'étais sur le sol de la libre République Portugaise. Mais je ne pus mettre le pied sur la planche allant du quai au bateau qu'après avoir payé en monnaie anglaise le droit d'embarquement d'une livre sterling. Ainsi je découvris une des beautés du traité d'alliance qui régit les relations de l'Angleterre et du Portugal.

Ma deuxième découverte concerne la dilatation des coefficients d'exagération dans les pays chauds.

M. Chastel m'avait dit : « Vous irez voir la Mine de Furnas au Brésil. Cette mine pourrait, paraît-il, donner 3.000 tonnes de minerai de plomb par mois. Cela semble beaucoup. Mais rien n'est impossible de l'autre côté de l'Atlantique. Allez voir et vous nous direz ce que vous aurez vu ».

Deux semaines plus tard, je débarquais au port de Santos, le port du café, où m'attendait l'agent consulaire d'Espagne. « Je ne dispose, lui dis-je, que d'une demi-journée d'escale. Je reviendrai dans quelques mois. Mais je voudrais que vous me présentiez au directeur de la mine de Furnas, cette mine qui pourrait donner 3.000 tonnes de minerai par mois. — On a exagéré, me répondit cet excellent homme. Elle donnera seulement 300 tonnes. » Présenté au directeur allemand de la mine, j'appris par lui que ses espoirs de production ne dépassaient pas 30 tonnes par mois. « Pourrais-je voir un peu de votre minerai, demandai-je ? — Parfaitement. Voyez le magasin. » Il y avait dans un magasin d'une cour voisine quatre tonnes et demie de galène. C'est tout ce que la mine de Furnas avait produit jusqu'à ce jour et un créancier américain avait mis l'embargo dessus. Je voudrais pour la belle harmonie de cette histoire pouvoir raconter que j'avais passé de 3.000 tonnes à 300, puis à 30, puis à 3 tonnes. Mais la vérité me force à confesser qu'il y avait bien quatre tonnes et demie de minerai. C'était d'ailleurs une très belle galène, riche en plomb et à haute teneur en argent.

L'affaire méritait une sérieuse étude.

Deux mois plus tard, je revenais au Brésil en profitant d'un arrêt dans nos pourparlers avec nos amis d'Argentine.

A partir de Sao Paulo, il me fallut une journée de chemin de fer, puis une journée d'automobile, enfin une journée à mule au travers de la forêt Paulista pour atteindre la mine de Furnas.

Il se faisait tard, mais j'avais hâte de voir l'affleurement avant la nuit. En compagnie du commanditaire, je fis l'ascension de la colline où s'étagèrent les travaux. « Montrez-moi ce que vous avez de mieux, demandai-je au caporal espagnol, qui dirigeait les recherches ».

On m'avait sérieusement annoncé un filon de deux mètres de largeur. C'est sur ce renseignement que le commanditaire avait avancé son argent. A mi-hauteur de la colline on nous montra un bel affleurement du filon. On voyait bien de la galène, une belle galène sur une largeur de deux mètres. Mais c'était une tranche oblique du filon. En réalité, d'une épaisseur à l'autre, perpendiculairement au plan du filon, il n'y avait que cinquante centimètres.

« Ah ! les bandits ! s'écria le commanditaire, ils m'avaient dit deux mètres de galène, et vous constatez qu'il n'y a en a que cinquante centimètres ».

— Calmez-vous, lui dis-je. Cinquante centimètres de galène massive à haute teneur en argent. C'est déjà une très belle affaire. »

Peu après, je prenais une hypothèque sur la concession minière. Pour plus de sûreté j'avais pris les conseils d'un avocat brésilien. Mais le soir où j'eus remis l'argent, je me sentis une réelle inquiétude. C'était la première affaire de mine de quelque importance que je réalisais. Je me demandais si je ne m'étais pas trompé. Mon compagnon de voyage, Don Enrique

L'outeur à la mule



Arboledas, homme d'affaires rempli d'expérience et de bon sens me rassura : « Vous avez bien vu les cinquante centimètres de galène, me dit-il. Alors pourquoi vous inquiétez-vous ? Pensez-vous que la Providence ait placé ce médaillon de minerai, collé au milieu de la montagne, uniquement pour le plaisir de vous tromper ? » Don Enrique Arboledas n'était pas un technicien. Mais il avait beaucoup de jugement. Je le crus et fis bien.

J'eus l'occasion de revenir à la mine de Furnas un ou deux ans plus tard. J'en ai conservé deux souvenirs :

L'inconvénient des cordes trop neuves

Il me fallait descendre au fond d'un puits de recherches d'une vingtaine de mètres de profondeur. Les mineurs crurent bien faire en prenant une corde neuve en mon honneur. Mais au milieu de la remontée, les deux brins s'enroulèrent l'un autour de l'autre et je restai immobilisé dans le puits. Il me fallut me coucher horizontalement dans le vide jusqu'à ce que la pointe d'un de mes pieds put atteindre la paroi du puits. J'arrivai ainsi à donner à mon corps un mouvement de rotation qui déroula les deux brins et le treuil recommença à tourner et à me sortir du puits. Quand j'y pense après trente années, il n'y a pas prescription, cela me fait encore froid dans le dos.

Rôle médical de l'homme instruit en pays neuf

Chaque fois que je m'éloignais des villes et des villages pour m'enfoncer dans la forêt, j'emportais sur moi quelques produits pharmaceutiques, les plus élémentaires, quinine, aspirine, teinture d'iode, sulfate de soude, etc., et la trousse contre les piqûres de serpent. Je laissais cette trousse à un chef mineur qui eut l'occasion de l'employer pour soigner un nègre mordu par un serpent dangereux.

Quant à mes autres médicaments, ils me servirent à me créer une réputation indiscutée de grand médecin. En effet, le soir de mon arrivée au camp minier de Furnas, on me présenta deux malades, le cuisinier qui n'était pas allé à la selle depuis plusieurs jours et un gamin qui criait de douleur avec une mauvaise plaie sur la jambe. Sans hésiter je purgeai le cuisinier au sulfate de soude. Quant au gamin, je fis savonner sa jambe blessée puis je la badigeonnai de teinture d'iode. Il s'endormit paisiblement avec une bonne dose d'aspirine. Le lendemain matin mes deux malades étaient guéris.

Heureusement pour moi, je quittai les lieux avant que la seule femme du voisinage n'ait mis au monde un bébé dans des conditions difficiles.

J. TOMMY-MARTIN.



Le camp minier après deux ou trois ans de travaux



Une équipe de mineurs